

LA LISBONNE DE JOSÉ CARDOSO PIRES

Tous ces lieux et bien d'autres me
sont présents grâce à vous : Animação de
Bera, Vendas Novas, Costa da Caparica...

Croyez à ma gratitude, cher José Cardoso Pires, à mon vif désir de vous
voir pleinement rétabli. Amicalement vôtre, Jacques Fressard juin 98.

JOSÉ CARDOSO PIRES
LISBONNE. LIVRE DE BORD.
VOIX, REGARDS, RESSOUVENANCES

trad. du portugais
par Michel Laban
Coll. Arcades,
Gallimard éd., 94 p., 70 F

Comme je traduisais *l'Invité de Job* (1), son premier livre à être mis en français, José Cardoso Pires, la générosité même, m'avait

8

convié à découvrir l'Alentejo où il en avait situé l'action. Mais avant il me fit voir Lisbonne, sa ville natale, dont il n'ignorait nul recoin. Quelle aubaine, et quel paradoxe ! J'entends encore son rire juvénile lorsque je prétendais entrer dans un musée, une librairie, une bibliothèque. Plus tard, plus tard, vous irez à la messe plus tard, il y a des guides pour ça !

Ce styliste impeccable, à la prose longuement méditée, professait que la vie valait mieux que l'art et qu'il fallait d'abord aller à elle. Trente ans après il n'a pas changé d'une miette : « Il

y a les érudits en transit qui pratiquent le chemin de croix des monuments pour être en paix avec la conscience culturelle, j'en ai vu des floppées [...]. Mais personne ne pourra jamais connaître une ville s'il ne sait l'interroger en s'interrogeant soi-même, c'est-à-dire si, de son propre chef, il ne s'aventure pas vers les hasards qui la rendent imprévisible et lui donnent son unité. »

Contempler la ville aimée entre toutes du haut du château Saint-Georges, ou d'en bas le fleuve couleur de paille sur les marches qui descendent



ROMANS, RÉCITS

jusque dans l'estuaire du Tage, est éblouissant, il n'en disconvient pas, mais les « panoramas et vues générales sont presque toujours phrases toutes faites ou décors de catalogue » et, tant qu'à définir Lisbonne, il se défie de toutes les formules, fussent-elles estampillées John Dos Passos (une *nostalgie endormie*) ou Saint-Exupéry (un *paradis clair et triste*). Il y manque « des voix [...] le ton et la syntaxe [...], des odeurs, et quelles odeurs : sans aller plus loin celle du poisson salé en tonneau dans les boutiques de la Rua do Arsenal ».

Laissons-nous donc conduire, en cette nouvelle occasion, par celui qui, tout enfant, de sa fenêtre — tel le narrateur à l'œil sagace de son futur chef-d'œuvre, *le Dauphin* (2) —, observait « une place pour ivrognes somnolents, sautillés par de menues et gracieuses colombes », ce quartier où Eça de Queirós, le Balzac portugais, a fait vivre son Cousin Basílio et bien d'autres personnages. Laissons-le nous montrer les derniers corbeaux de la ville réfugiés dans les gargotes et qui occupent une place singulière dans son bestiaire personnel (3).

Accompagnons-le au Largo do Carmo où fut proclamée la révolution des Oeillets en 1974 ; et aussi de bar en bar, sur les pas de Pessoa, sur les pavés des rues marqués des poétiques inventions des paveurs, qu'aucun guide — reconnaissons-le *Daisy* — n'avait su nous faire découvrir. |

1. Gallimard éd., 1967.
2. Gallimard éd., 1970.
3. *La République des Corbeaux*, Gallimard éd., 1992.